

RÉVEIL NATIONAL

*Que fais-tu depuis tant d'années
Dans le repos, presque la mort ?
Pourquoi rien que des fleurs fanées
Sur la tête d'un peuple fort ?
Pourquoi sur les rives fertiles
Que baise l'eau du St-Laurent,
Pourquoi tant de désirs stériles
Conçus dans l'assoupissement ?*

*Oh ! lève-toi, peuple de braves !
Un dieu nouveau te tend les bras !
Lève-toi, brise tes entraves !
En avant ! ne recule pas !
Debout ! Le progrès met à l'aise.
Debout dans ta prime beauté,
Que la vieille terre française
Pousse des fleurs de liberté !*

*Colons anglais, ô mes vieux frères !
Ainsi donc John Bull vous disait :
" Parler la langue de vos pères
N'est plus permis ! c'est un méfait ! "
Ainsi dans un effort de haine
Le Czar saxon vous parlerait,
Et du Canada l'or ferait
Une Pologne américaine !*

*Non ! non ! non pas ! serrez vos rangs,
Protectez à la fois, provinces.
Car les profits seraient trop minces !
Et vous n'êtes pas des enfants.
Protectez ! Déployez vos voiles,
Esquifs à pilotes anglais ;
Et n'ayez plus foi désormais
Qu'au coq gaulois et qu'aux étoiles.*

*Debout, mes braves canadiens !
Québec dirige la campagne !
Que chaque chef compte les siens :
Allez ! que Dieu vous accompagne ;
Aujourd'hui, fiers de l'avenir
Sans faire un seul pas en arrière
Fidèles au vieux souvenir
Poursuivons bien notre carrière.*

SÉVERIN BEAUDET.

PETIT ROMAN

A Arthur de Bussière

Dans quelle demeure ne gît pas un bonheur mort.
AIMÉ GIRON.

Elle se nommait Jeanne. Lui, s'appelait Henri. Ils s'étaient connus très jeunes. Ensemble, ils avaient parcouru les champs émaillés de mille fleurs ; ensemble, ils avaient admiré l'humble violette à côté du lys superbe ; ensemble ils avaient fait des bouquets et tressé des couronnes pour la petite chapelle de leur village.

L'avenir leur semblait aussi rose, aussi gai, que l'heureux temps qu'ils passaient alors dans la jouissance de leurs jeunesse à peine éclosée. Leur vie s'écoulait paisiblement dans un milieu qui ne leur donnait aucun souci. Leur cœur était sans chagrin comme leur esprit était sans trouble.

Ils ne pouvaient savoir, hélas ! ce que l'avenir leur réservait ; ils ne savaient pas qu'il faut payer au centuple par la souffrance, le peu d'instant de plaisir goûté.

Ils étaient enfants encore, l'un et l'autre....

Quelle sérénité dans l'âme quand on est sûr d'être aimé, quand on a reconnu dans l'être chéri, la fraternité qu'on y cherchait. La parole expire sur les lèvres : ne se comprend-on pas sans parler ? Les âmes s'entendent ! on est muets ; dans ce silence, que de choses sont dites cependant !

Ils s'aimaient....

Cette amitié, qu'ils ressentaient l'un pour l'autre dans leur enfance, s'était changée, avec le temps, en un amour aussi grand que sincère. Cet amour n'était pas venu spontanément, mais il s'était insinué sous le voile d'une sympathie toujours croissante et sous le charme de l'habitude.

Leur gêne était plus visible : Jeanne, sans le savoir, sans le vouloir, se faisait plus jolie quand venait Henri ; lui redoublait d'attentions et de prévenances, et la comblait de mille soins empressés. Ils prolongaient leurs entretiens, parfois même ils s'oubliaient de longues heures à rêver sous la tonnelle fleurie.

D'autres fois ils parlaient de ce passé si riant, de ce présent si beau et si captivant, de cet avenir si plein de promesses, rempli d'illusions merveilleuses, de visions éblouissantes.

Alors, charmés, ils se taisaient... surpris par un de ces émois qui saisissent les âmes, trop pleines. Leurs bouches restaient muettes, leur lèvres restaient closes, mais, nul doute que dans leurs âmes, un entretien mystérieux et plein de charme devait se continuer.

Henri atteignait ses dix-huit ans, Jeanne en avait seize....

Il semble qu'il est beau et bon d'aimer parmi les fleurs les oiseaux au soleil. Que brusque, parfois, est le réveil !

Le printemps était alors " en pleine poussée de sève et en pleine poussée de feuilles." La nature s'était dépourvue de son manteau de givre, elle reprenait sous les tièdes rayons d'un soleil de mai cette parure printanière qui la rend si jolie aux regards.

Il se promenaient, par une délicieuse matinée, respirant avec volupté l'air pur et imprégné des suaves senteurs venant de la prairie.

Ils se tenaient par la main ; leurs yeux se rencontraient souvent chargés d'effluves d'amour : on eût pu y lire une tendresse à toute épreuve, un dévouement sans limite.

En passant devant une touffe de marguerites, Jeanne se pencha, choisit la plus belle et, la tendant à Henri, elle lui dit :

—Tiens, mon ami, prends-là : avec cette fleur, tu as mon amour, ma vie et mon cœur, prends ! c'est ta fiancée qui te la donne !

—Chère Jeanne aimée ! prononça Henri ; toujours je conserverai cette fleur, emblème de ton amour, précieux gage de nos serments. De loin comme de près, je veux toujours pouvoir te dire : Jeanne, je t'aime, je t'aimerai toujours !

—Moi aussi, toujours, soupira Jeanne, penchée sur son épaule.

La cruelle guerre de 1870 ravageait alors la France, presque à l'agonie. Les nouvelles de partout étaient désolantes. Les troupes, malgré leur bravoure et leur courage, ne pouvaient plus tenir, elles luttaient dix contre un. Ecrasées ici, décimées là, trahies plus loin, que pouvaient-elles faire ?

Le recrutement se faisait dans les campagnes. Les jeunes gens partaient, couraient, volaient pour ainsi dire se ranger sous les trois couleurs, pour défendre la patrie en danger. Ils laissaient tout, leur foyer natal, leurs terres et leurs champs. Des sœurs éplorées, des mères en larmes au pied du crucifix, des parents, des amis, des amours....

Henri était de ceux-là. Il s'était engagé dans les cuirassiers, qui s'immortalisèrent à Reischoffen.

Sa tendre mère, en le baisant au front, avait laissé tomber ses larmes sur un scapulaire de la Vierge qu'elle lui passait au cou, pour le préserver des balles de ces maudits Teutons, comme elle les appelait.

Il emportait le souvenir de son aimée, l'humble fleur des champs, un peu fanée, mais pour lui le même symbole d'amour.

Pauvre Jeanne !... et aussi pauvre Henri !...

Qu'était devenu leur rêve commun ? Où étaient les espérances qu'ils avaient conçues au matin de la vie ?

Ah ! c'est à présent qu'ils voyaient combien le bonheur tient à peu de chose ; il nous effleure parfois, mais ne se pose nulle part ! Il leur fallait maintenant payer par une séparation longue, sinon éternelle, le peu de joie dont ils avaient joui !

Quelques mois plus tard, les journaux du temps annoncèrent et détaillèrent l'admirable charge de Reischoffen. Ils signalèrent particulièrement la conduite héroïque d'un soldat de vingt ans, qui tomba un des premiers martyr du devoir !

Ce cuirassier, c'était Henri !...

Il fut trouvé, le lendemain, une jambe prise sous son cheval, son sabre à côté de lui, tenant d'une main crispée un scapulaire taché de sang et pressant de l'autre, sur ses lèvres, une marguerite teinte de sang....

La Patrie, la Religion, l'Amour !

Quel tableau !

Huit jours après la mort de Henri, on enterrait Jeanne.

On fut surpris de lui voir des cheveux blancs !

Le bonheur laisse sa trace, le malheur aussi !

J.-B. BÉNARD.

CŒUR BLESSÉ

(Ecrit à une heure triste, au son de l'airain sacré, et respectueusement offerte à Mlle Christine L..., Lévis.)

Une fissure, imperceptible d'abord, s'était produite dans la cloche ; la fissure, peu à peu, s'était agrandie, et un jour,—oh ! je m'en souviens,—dans un dernier sanglot, dans un râle d'agonie qui m'avait glacé d'effroi, dans un lugubre et sonore frémissement qui s'était répercuté bien haut dans les cieux : ainsi s'étaient envolées les dernières notes de sa voix naguère douce et mélancolique ; et de toutes parts on avait dit avec un accent de profonde tristesse : La cloche est fêlée !—Mais cette cloche, on l'a refondue ; et c'est elle qui depuis quelque temps, fait retentir l'air de sa voix toujours douce et mélancolique... Et voilà que pour cette futile cause, je songe à la vie !

Je songe que parfois un cœur aimant peut pleurer et gémir tout bas s'il est frappé d'une secrète blessure, qu'une exquise délicatesse ou tout autre sentiment noble se plaisent à cacher aux yeux du vulgaire. Trahisons, serments violés, fausses promesses donnent souvent la funeste piqûre.

Personne ne s'en doute ; et, pourtant, ce cœur saigne douloureusement ; et chaque particule de sang qu'il laisse échapper tombe lugubrement dans l'âme, qui, alors, devient triste, gonflée d'amertume.—Ainsi, dans une haute et profonde caverne, on entend l'eau, goutte à goutte, frapper le rocher nu et refroidi, et pour ce vain bruit, les parois frémissent, ce vide se remplit d'horreur, et les éclos d'alentour se redisent à l'envi le sinistre et monotone refrain....

Parfois l'abandon, l'indifférence, ou même le mépris achevant ce que la trahison avait commencé, il arrive que la blessure, faite d'une main compatissante, de plus en plus s'agrandit ; et, un jour, rien qu'à voir ce front pâle, ces yeux mélancoliques par la douleur ternis, on s'aperçoit que le cœur, hélas ! est brisé.

Mais donnez ! donnez un rayon d'espérance à ce cœur infortuné qui vient de passer par le creuset de la souffrance, et de nouveau il se mettra à chanter la vie, comme la cloche jadis fêlée, mais qu'on a refondue et qui nous redit encore sa chanson mélodieuse. Car, rien n'est plus fort, au moment opportun, que ce baume divin qu'on appelle l'amitié pour adoucir et fermer une plaie qui saigne ; rien n'est plus doux que deux yeux noirs remplis d'une exquise tendresse, pour arrêter au passage un regard humide qui se fixe involontairement vers la terre ; rien n'est plus caressant qu'une délicate main qui s'approche lentement pour essuyer sur votre joue une larme brûlante et prête à tomber ; rien n'est plus suave, enfin, qu'un doigt divin (un doigt de femme,) qui vous montre l'avenir pendant que des lèvres roses vous chuchotent d'indicibles paroles, lesquelles résonnent à votre oreille comme une étrange musique.

Ah ! je comprends maintenant pourquoi, comme dit la sainte Ecriture, il n'est pas bon que l'homme soit seul.—De même qu'à son âme il faut un ange tutélaire pour l'abriter ou la secourir contre l'invincible ennemi qui, sans relâche, s'acharne contre elle, ainsi, dans la vie, il lui faut un ange terrestre qui puisse partager avec lui les peines et les chagrins inséparables de toute existence humaine. Il lui faut un autre soi-même pour absorber une partie de la liqueur amère contenue dans ce calice qu'il est appelé à boire jusqu'à la lie, et cela, tant qu'un sort cruel ou un cruel destin se feront une joie de le remplir.

Il lui faut enfin, dit le poète :

“ L'hymen de deux pensées .
Les soupirs étouffés, les mains longtemps pressées,
Le baiser, parfum pur, enivrante liqueur,
Et tout ce qu'un regard dans un regard peut lire,
Et toutes les chansons de cette douce lyre
Qu'on appelle le cœur.”